

ses, ni dans les plaisirs des sens, ni dans l'austère vertu de Zénon, mais uniquement dans la paix du cœur, & que c'est du choix & de la modération de nos desirs, que dépend notre félicité. Reste à examiner par quels moyens on peut y parvenir.

Puisque l'homme cherche naturellement son bien, ce qui peut lui faire plaisir, & le contenter, ce penchant nécessaire n'a rien de mauvais en soi; & condamner les desirs naturels, ce seroit condamner la Sagesse suprême qui les a mis en nous pour notre conservation. Ce sont ces desirs qui nous portent vers les objets propres à satisfaire à nos besoins. Mais il faut en user avec modération, & nous renfermer dans les bornes de la nature & de la raison. Le feu à certaine distance nous échauffe, nous réjouit & nous ranime; senti de trop près, il nous incommode, il nous brûle. Un exercice modéré entretient la santé; s'il est violent, s'il est outré, il la détruit. Il en est de même des autres objets sensibles: ils se tournent en poison pour punir nos excès, dès que nous nous y livrons sans mesure.

Mais les passions ne connoissent point de bornes: ce qui est dit de la cupidité, de l'avarice, convient également à toutes les autres:

*Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit.*

La peinture que fait M. de R. de ceux qui s'y abandonnent, n'est que trop vraie. Elle est embellie de divers traits tirés des Auteurs anciens, que celui-ci possède parfaitement. Le voluptueux, l'homme dominé par l'amour des femmes, l'envieux, l'avare, l'ambitieux paroissent sur la scène; & tous ces personnages ont  
eclat